

« Une vie parmi les déchets ».
Du racisme environnemental dans le roman
autochtone canadien¹

Eva Voldřichová Beránková
Université Charles
eva.voldrichova.berankova@ruk.cuni.cz

Abstract: In his documentary *There's Something in the Water*, Elliot Page met with Aboriginal and Black communities in Nova Scotia to explore with them the issues surrounding the destruction of their environment. The term “environmental racism”, coined by Benjamin Chavis and adopted by Page, now refers to the tendency of Western countries to stockpile toxic waste and to set up companies discharging pollutants near racialized communities. A whole “waste literature” is emerging, straddling ecopoetics, the post-Anthropocene and political activism. Native writers no longer sing the praises of the Canadian landscape and the traditional life of Amerindian hunters but turn their lenses on the “belly” of Montreal to bear witness to the lives of all those Aboriginals who represent 1% of the city's population, but 10% of its homeless. The article analyzes Michel Jean's novel *Tiochtiá:ke*, representative of the emerging genre of the urban native novel, and its relationship with “trash literature”.

Keywords: environmental racism, Canadian Aboriginal novel, Montreal, trash literature, Michel Jean

Résumé : Le terme « racisme environnemental », lancé par Benjamin Chavis et repris par Elliot Page, désigne la tendance des pays occidentaux à stocker des déchets toxiques ainsi qu'à installer des entreprises rejetant des polluants près des communautés racisées. Celles-ci répondent au danger de différentes manières. Entre autres, toute une « littérature trash » est en train de voir le jour, à cheval entre l'écopoétique, le post-Anthropocène et le militantisme politique. Les écrivains ne chantent plus le paysage canadien, ainsi que la vie traditionnelle des chasseurs amérindiens, mais braquent leurs objectifs sur le « ventre » de Montréal pour témoigner de la vie de tous ces Autochtones qui représentent 1% de la population de la métropole, mais 10% de ses SDF. L'article

¹Le présent article s'inscrit dans le Projet Européen « Beyond security : the role of conflict in building resilience » n. CZ.02.01.01/00/22_008/0004595, financé par le Fonds Européen de Développement Régional, et dans « Cooperatio », le programme de soutien institutionnel de base pour la science et la recherche à l'Université Charles – domaine scientifique : Littérature/Études médiévales.

analyse le roman *Tiochtiá :ke* de Michel Jean, représentatif de ce genre émergeant qui est le roman citadin autochtone, et ses rapports avec la « littérature trash ».

Mots-clés : racisme environnemental, roman autochtone canadien, Montréal, littérature trash, Michel Jean

1 Introduction : un film révélateur

Dans son documentaire intitulé *Il y a quelque chose dans l'eau* (*There's Something in the Water*, 2019), la réalisatrice canadienne Ellen Page (par la suite devenue Elliot Page) est allée à la rencontre de trois communautés autochtones et noires de la Nouvelle-Écosse pour explorer avec elles les enjeux en lien avec la destruction de leur environnement. Au début du film, Ellen explique :

Je voudrais dire que ce sont surtout ceux que nous oublions et ceux qui n'y sont pour rien qui souffrent le plus aujourd'hui. C'est vrai pour le Canada et pour le racisme environnemental canadien, y compris dans ma province. C'est une réalité. Elle touche ceux que nous négligeons le plus, et nous devrions en parler².

Ensuite, Ellen s'entretient avec la professeure Ingrid R. G. Waldron, autrice de l'étude éponyme, *There's Something In The Water : Environmental Racism in Indigenous & Black Communities* (2018) qui est sortie une année avant le documentaire, dans une large mesure inspiré par elle. Ingrid Waldron définit d'emblée le sujet commun des deux œuvres :

Le racisme environnemental est une situation dans laquelle les communautés autochtones et noires sont exposées de manière disproportionnée à des agressions environnementales sous la forme de polluants. Mais il s'agit aussi de la lenteur du gouvernement à s'attaquer à ces problèmes.

Nous savons que l'endroit où nous vivons influe sur notre qualité de vie. C'est notre code postal qui détermine notre santé. Nous savons donc que certaines communautés sont en moins bonne santé en raison de leur lieu de résidence. En Nouvelle-Écosse, la plupart

² E. Page : *There's Something in the Water* [film], 2 Weeks Notice, 2019, min. 03:50–05:00.

des Noirs vivent dans des communautés historiques rurales, souvent à proximité de décharges. Et nous savons que les communautés autochtones sont également situées de manière disproportionnée à proximité de ces sites dangereux. De plus, lorsque vous vivez dans un coin aussi reculé, qui est invisible pour le gouvernement, votre voix n'est pas entendue³.

Puits contaminés, paysages couverts de suie, poissons morts, puanteurs dans l'air, décharges brûlant pendant des semaines entières, communautés décimées par le même type de cancer, hommes politiques prétendant tout ignorer de la détresse des familles touchées, mais aussi une progressive prise de conscience et l'activation des victimes..., tous ces phénomènes se trouvent parfaitement illustrés par ce documentaire d'une heure treize minutes qui en dit long sur « le mécanisme d'effacement » (terme utilisé par Ingrid Waldron⁴) des populations racisées, rendu possible par les dynamiques croisées de la suprématie blanche, du pouvoir, de la violence sanctionnée par l'État et du néolibéralisme dans les sociétés occidentales.

2

2.1 Racisme environnemental – naissance de la notion

Historiquement, la notion du « racisme environnemental » a été lancée en 1982 par Benjamin F. Chavis, ancien chef de la Commission pour la justice raciale constituée dans le cadre de l'Église unie du Christ (United Church of Christ), une confession protestante américaine. La reconnaissance progressive de ce phénomène est aujourd'hui considérée comme l'un des catalyseurs du mouvement social de la justice environnementale qui avait débuté dès les années 1970.

Chavis a divisé le racisme environnemental en cinq catégories : la discrimination raciale dans la définition des politiques environnementales, l'application discriminatoire des réglementations et des lois, le ciblage délibéré des communautés minoritaires en tant que décharges de déchets dangereux, la sanction officielle des polluants dangereux dans les communautés minoritaires

³ *Ibid.* : min. 03:50–05:00.

⁴ I. R. G. Waldron : *There's Something In The Water. Environmental Racism in Indigenous & Black Communities*, Fernwood Publishing, 2018 : 67.

et l'exclusion des personnes de couleur de postes de direction en matière d'environnement⁵.

Au Canada, la proportion des Premières Nations et des Noirs qui vivent à proximité des décharges publiques ou qui consomment l'eau polluée par des déchets industriels s'avère alarmante. En 2019, le rapporteur spécial des Nations Unies sur les substances dangereuses, Baskut Tuncak, a conclu que « les peuples autochtones du Canada sont touchés de façon disproportionnée par les déchets toxiques⁶ ». À titre d'exemple, il s'est dit « assez déçu » du manque de réponses claires de la part d'Ottawa qui permettraient d'expliquer pourquoi aucune solution n'a été trouvée pour la communauté de Grassy Narrows, un demi-siècle après le rejet de dix tonnes de mercure en amont de la Première Nation, située à environ cent kilomètres au nord-est de Kenora, en Ontario⁷.

Après avoir loué le Canada pour avoir ratifié tous les traités internationaux sur les toxines et les déchets, Baskut Tuncak a ajouté que de nombreux problèmes subsistent en raison des divisions entre les gouvernements fédéral, provinciaux et territoriaux.

Depuis les années 1960, de nombreux Autochtones souffrent ainsi de problèmes de santé causés par la contamination, sans que les instances fédérales ni québécoises ne leur procurent la moindre aide. « Considérons-nous les Premières Nations comme des déchets ? », se demandent les journalistes et intellectuels contemporains⁸, choqués par tant de « mépris néo-colonial », comme ils disent.

Dans un ouvrage récent, intitulé *La Nature de l'injustice. Racisme et inégalités environnementales* (2023), les chercheuses Sabaa Khan et Catherine Hallmich avancent l'hypothèse selon laquelle l'exploitation de la nature a toujours avancé de pair avec l'exploitation des humains.

Les colons ont dépossédé les peuples autochtones du territoire pour développer ce que l'on connaît aujourd'hui comme le Canada. En déménageant de force les peuples autochtones au sein des réserves, l'État canadien a permis l'installa-

⁵ R. D. Bullard : « Environmental Justice in the 21st Century : Race still Matters », *Phylon* 49/3-4, 2001 : 151-171, p. 152.

⁶ O. Stefanovich : « Les Autochtones plus touchés par les déchets toxiques, selon le rapporteur de l'ONU », *Radio Canada*, 2019. <https://ici.radio-canada.ca/espaces-autochtones/1176345/premieres-nations-grassy-narrows-aamjiwnaang-pollution-nations-unies>

⁷ *Idem*.

⁸ M. Nantel : « Racisme environnemental : qu'est-ce que c'est (et pourquoi ça existe au Canada) ? », *Pivot*, 2024. <https://pivot.quebec/2024/03/01/racisme-environnemental-quest-ce-que-cest-et-pourquoi-ca-existe-au-canada/>

tion de nombreux dépotoirs, usines de traitement, infrastructures d'extraction de ressources naturelles, sur les réserves ou très près de celles-ci⁹. L'extraction du gaz naturel, par exemple, a souvent entraîné des catastrophes environnementales qui ont nui aux sources d'eau en territoire autochtone. Aujourd'hui, de nombreuses communautés amérindiennes demeurent ainsi privées d'accès à l'eau potable¹⁰.

Dans un registre moins dramatique, le racisme environnemental se manifeste également au sein des villes contemporaines. À Montréal, par exemple, les quartiers à forte concentration de communautés noires et racisées présentent une insuffisance d'espaces verts, qui contribuent pourtant à la qualité de l'air et à la réduction des îlots de chaleur, mais aussi à la bonne santé mentale et physique des résidents. L'absence de ces espaces expose donc les communautés autochtones à une vulnérabilité accrue face au réchauffement climatique¹¹.

Pour nuancer un peu ces propos, très durs, il faut souligner que, le 8 février 2024, le gouvernement fédéral du Canada a quand même lancé une consultation publique, afin de renforcer la Loi canadienne sur la protection de l'environnement, en vertu d'un projet de loi (C-226) visant à faire progresser la justice environnementale. Il s'est également engagé à déposer, d'ici juin 2025, une « stratégie nationale pour prévenir et combattre le racisme environnemental¹² ».

2.2 Pour une littérature trash au Canada

Dans le domaine littéraire, les déchets et polluants, déjà convoqués dans des études écocritiques, se voient progressivement consacrer des travaux spécifiques, dont l'ouvrage pionnier de Susan Signe Morrison, *The Literature of Waste* en 2015. S'appuyant sur des anthropologues comme Mary Douglas (*Purity and Danger*), des sociologues comme Zygmunt Bauman (*Wasted Lives*), des

⁹ S. Khan & C. Hallmich : *La Nature de l'injustice. Racisme et inégalités environnementales*, Montréal : Éditions Écosociété, 2023.

¹⁰ T. Castelli, M. Thinel, A.-A. Cantin & P. Cloos : « Les femmes anishinaabeg (Canada), la santé et l'eau : des savoirs traditionnels aux mobilisations contemporaines », *Amnis. Revue d'études des sociétés et cultures contemporaines Europe-Amérique* 19, 2020. <https://doi.org/10.4000/amnis.5096>

¹¹ V. Jolivet, Ch. Khelifi & A. Vogler : « Stigmatisation par l'espace à Montréal-Nord : revitalisation urbaine et invisibilisation de la race », *Justice spatiale* 16, 2021 : 1-26, p. 8.

¹² R. Haluza-DeLay : « Projet de loi C-226 : une victoire pour le plaidoyer sur la justice environnementale », *Développement et paix – Caritas Canada* 2024. <https://devp.org/fr/projet-de-loi-c-226-victoire-justice-environnementale/>

théoriciens de la culture comme John Scanlan (*On Garbage*) ou Gay Hawkins (*The Ethics of Waste*), Morrison réexamine la littérature occidentale à la lumière des déchets – en termes de contenu, d'intrigue, de personnages, d'argumentation, de vocabulaire, etc. Son exploit va bien au-delà des anthologies déjà existantes qui traquaient l'impur, l'ordurier, le souillé, le pollué, le vicié à partir des textes de l'Antiquité grecque à nos jours, de Pline l'Ancien en passant par Rabelais, Molière, Hugo, Lautréamont, Zola, Sartre, Vian jusqu'à Houellebecq¹³. Il ne s'agit plus seulement de déterminer le rôle que les thèmes liés au déchet ont joué dans les poèmes, romans ou pièces de théâtre traditionnels, mais aussi de jeter les bases théoriques, esthétiques et éthiques d'une véritable « waste literature » ou « littérature trash » qui commence à se manifester dans la seconde décennie du vingt-et-unième siècle, à cheval entre l'écopoétique, le post-Anthropocène, la dystopie et le militantisme politique.

Dans les arts plastiques, le trash a été parfois abordé comme une contestation des œuvres classiques, comme un produit artistique de pauvre qualité destiné à la société de consommation. Le plus souvent, le trash est considéré comme un art recyclé, fait de déchets. L'approche des théoriciens canadiens de la littérature trash s'avère légèrement différente, bien qu'elle partage certaines caractéristiques présentes dans les arts plastiques.

Dès le début, un parallélisme s'établit par exemple entre le déchet et certaines catégories de la population. Comme Isabelle Kirouac-Massicotte l'explique, « Le trash concerne bien ces êtres jetables, dont le système capitaliste, patriarcal et colonisateur qui est le nôtre n'a plus besoin¹⁴. » Le trash s'avère ainsi un parfait mode de représentation de la marginalité.

Cette réflexion renvoie à un essai célèbre du philosophe canadien Greg Kennedy qui s'intitule *L'Ontologie du trash (An Ontology of Trash)*. La question principale que l'auteur se pose est de savoir « how and why beings have become disposable¹⁵ », c'est-à-dire comment et pourquoi des êtres sont devenus « jetables », ou littéralement, « à usage unique ». Pour Kennedy, il existe une relation logique entre la production de déchets et les inégalités sociales : plus une société produit d'ordures, plus l'écart entre le sujet minoritaire et la société

¹³ G. Bertolini, M. Joly, I. Kersimon, B. Lajouanie & P. Laurendeau : *Déchets d'œuvres : la littérature et le déchet*. Angers : ADEME, 1992.

¹⁴ I. Kirouac-Massicotte : « Des déchets humains. Esthétique trash et partage du sensible chez Margaret Lawrence », *Études en littérature canadienne* 44/2, 2020 : 58–80, p. 61.

¹⁵ G. Kennedy : *An Ontology of Trash : The Disposable and Its Problematic Nature*, New York : State University of New York Press, 2007 : xi.

dominante sera grand¹⁶. Le trash est ainsi le résultat d'une dévaluation radicale des êtres et des choses¹⁷. Paradoxalement, même si le trash peut instinctivement rebuter le lecteur, sa signification est positive plutôt que négative et elle devrait susciter l'espoir plutôt que le désespoir¹⁸. Une fois ses caractéristiques les plus évidentes dépassées, il représenterait, selon Kennedy, une importante opportunité de transformation¹⁹. Autrement dit, il s'agit pour les écrivains de braquer le projecteur sur des êtres défavorisés, de cesser d'ignorer ce qui fait mal, ce qui pue ou ce que les classes aisées ont tendance à refouler, afin de pouvoir mieux comprendre et guérir les injustices sociales.

Sur ce plan-là, le projet canadien fait penser à certaines logiques naturalistes que Zola avait lancées il y a plus de cent-vingts ans. Notamment la conviction que le trash s'oppose à l'art académique, tout autant qu'au kitsch (mode de vie systémique et normatif qui « cache le système »), tandis que le trash (le hors-norme, le « bas », le marginal, le laissé-pour-compte) le dévoile. En effet, pour Joël Beddows, le kitsch se présente comme un ensemble de « discours homogénéisés, totalitaires et abrutissants, lesquels cherchent l'unitarisme social. [...] [C]e sont ces mêmes discours unificateurs qui ont contribué à la mise sur pied des systèmes de production en série ou à la promotion de mythes rassembleurs basés sur une lecture partielle ou simplificatrice de l'histoire²⁰ ». Autrement dit, le kitsch embellissant en rassemblant²¹ est tout ce qui fait croire à la partie plus fortunée de la société que la pauvreté des autres est attribuable à la paresse, à la médiocrité ou à l'héritage génétique, et non pas à des effets systémiques.

Par contre, l'esthétique trash, elle, parie sur le fait qu'une certaine vérité sur la société se trouve révélée par les déchets. Robert Stam le résume ainsi : « [La décharge] révèle la formation sociale vue "d'en bas"²² » et Greg Kennedy va encore plus loin : « Les déchets nous offrent aujourd'hui le meilleur moyen de

¹⁶ *Ibid.* : 3-4.

¹⁷ *Ibid.* : 7.

¹⁸ *Ibid.* : xx.

¹⁹ *Ibid.* : 106.

²⁰ J. Beddows : « Pour tuer un père kitsch : Le chien de Jean Marc Dalpé », dans : J. Beddows & L. Frappier (éds) : *Histoire et mémoire au théâtre : perspectives contemporaines*, Québec : Presses de l'Université Laval, 2016, 101-119, p. 103.

²¹ Dans *L'Insoutenable légèreté de l'être*, Milan Kundera notait très justement l'incompatibilité entre le kitsch et les excréments.

²² « [The garbage dump] reveals the social formation as seen from below. » (R. Stam : « Beyond Third Cinema : The Aesthetics of Hybridity », dans A. R. Guneratne & W. Dissanayake (éds.) : *Rethinking Third Cinema*, London : Routledge, 2003 : 31-48, p. 45).

nous observer nous-mêmes. Une ontologie des déchets est en fin de compte une exploration de soi²³. »

Le rôle joué par les Autochtones dans cette exploration se trouve esquissé par Cecily Brown qui met l'accent sur un changement progressif du paradigme : « la métaphore de l'homme comme déchet [devient] une métaphore de l'histoire comme déchet²⁴ ». En effet, les citoyens « du bas », normalement maintenus dans l'angle mort de l'Histoire, se font les révélateurs d'une société qui, par l'accumulation de ses déchets, ne peut plus ignorer ses tares. Le « Vous n'avez pas le droit de traiter l'eau ou le paysage comme des déchets » devient aujourd'hui un « Vous n'aviez jamais eu le droit de nous traiter comme des déchets ».

2.3 L'exemple de *Tiohtiá:ke*

Pour illustrer certaines caractéristiques du trash dans la littérature autochtone canadienne, j'ai choisi l'exemple de *Tiohtiá:ke*, un roman de Michel Jean, écrivain québécois d'origine innue. Ce texte me semble révélateur de la naissance d'une sorte de roman urbain autochtone, à laquelle nous sommes en train d'assister. En effet, plutôt que d'imaginer un passé bucolique au milieu de la forêt, nombreux sont aujourd'hui les auteurs qui s'aventurent sur des lieux tels que les friches, les territoires en ruines, les zones urbaines non contrôlées, les décharges. Les écrivains autochtones comme Michel Jean ne chantent plus le paysage canadien, ainsi que la vie traditionnelle des chasseurs amérindiens, mais braquent leurs objectifs sur le « ventre » de Montréal pour témoigner de la vie de tous ces Cris, Atikamekw, Anishinabe, Innus, Inuit, Mikmaks et Mohawks qui représentent 1% de la population de la métropole, mais 10% de ses SDF.

Tiohtiá:ke, à prononcer *djiodjiagué*, veut dire Montréal dans la langue mohawk et Michel Jean s'est donné la tâche de dresser une sorte de cartographie des populations autochtones précarisées au sein de la métropole québécoise :

Beaucoup ont fui des familles violentes, détruites par le traumatisme des pensions autochtones, et ont sombré dans la drogue et

²³ « Trash now offers us the single greatest means for observing ourselves. An ontology of trash is ultimately self-exploration. » (G. Kennedy : *An Ontology of Trash...*, *op.cit.* : xi).

²⁴ « The metaphor of people-as-garbage [becomes] a metaphor of history-as-garbage. » (C. F. Brown : *A Metaphor We Live By : Storytelling as Composting in Six Novels*, Saarbrücken : Lambert Academic Publishing, 2012 : 58).

l'alcool. D'autres sont venus à Montréal dans l'espoir d'une vie meilleure, comme tant d'autres, mais, sans diplôme, sans réseau familial ou professionnel, ont échoué à trouver travail et logement. D'autres encore, les Inuits notamment, sont arrivés un jour par avion pour soigner leur tuberculose ou leur diabète dans les grands centres hospitaliers de la métropole et n'ont jamais trouvé l'argent nécessaire pour repartir. Certains, enfin, comme Elie Mestenepeo, ont été bannis²⁵.

En effet, Elie Mestenepeo, le protagoniste du livre, est un jeune Innu que sa tribu a expulsé, parce qu'il aurait tué son père alcoolique dans une crise de rage. Après avoir purgé dix ans de prison, il s'achemine vers Montréal où il rejoint une communauté d'Autochtones SDF qui vivent sous des tentes et abris provisoires dressés dans les ruelles du quartier Hochelaga-Maisonneuve. Ce cadre permet à Michel Jean d'analyser les fléaux qui pèsent sur ce type de communautés improvisées (alcoolisme, drogues, prostitution, morts plus ou moins accidentelles sous les roues des voitures montréalaises ou dues à des températures hivernales), mais également une forte solidarité qui s'établit entre les plus démunis.

Par rapport aux déchets qui nous intéressent ici, il faut souligner à quel point ces derniers structurent la vie des SDF. Les communautés s'établissent à proximité des supermarchés et d'autres sources de nourriture jetée. Beaucoup d'Autochtones fouillent les poubelles également pour y récupérer des choses à revendre, telles des canettes, des bouteilles vides ou de la ferraille²⁶. Le même système fonctionne pour les vêtements, ainsi que pour les objets usuels de tout genre.

Ce mécanisme de recyclage rappelle les réflexions de Greg Kennedy :

Le déchet est ce qui est apparemment sans valeur ou inutilisé à des fins humaines. C'est une diminution de quelque chose sans résultat apparemment utile ; c'est la perte et l'abandon, le déclin, la séparation et la mort [...] Or, le terme s'applique à une ressource non utilisée, mais potentiellement utile²⁷.

²⁵ M. Jean : *Tiohtiá:ke*, Paris : Seuil, 2023 : 11.

²⁶ *Ibid.* : 47.

²⁷ « Waste is apparently what is worthless or unused for human purpose. It is a lessening of something without any apparently useful result ; it is loss and abandonment, decline, separation and death [...] The term is applied to a resource not in use, but potentially useful. » (G. Kennedy : *An Ontology of Trash...*, *op.cit.* : 3).

3 Conclusion : réponse autochtone au racisme environnemental

Kenneth Harrow ajoute à cela en précisant : « les déchets des nantis deviennent les trésors des démunis²⁸ ». Le texte de Michel Jean rend hommage à la créativité et à la débrouillardise des Autochtones qui non seulement parviennent à survivre dans la rue, grâce aux déchets des autres, mais qui, ce faisant, renouent avec les traditions ancestrales de leurs tribus qui, elles aussi, savaient mettre à profit toutes les ressources de la forêt sans gaspiller.

Ainsi, malgré son caractère précaire, voire tragique, la vie autochtone dans la rue semble déboucher sur une sorte de vérité retrouvée. Celle des civilisations d'avant le gaspillage illimité, d'avant la société de consommation moderne.

« Si beaucoup de chemins conduisent à la rue, un seul permet d'en sortir. [...] Faut savoir d'où on vient²⁹ », explique Geronimo, un guide spirituel qui s'engage dans la réinsertion des Autochtones au sein de leurs communautés d'origine.

Cette solution s'avère une variante spécifiquement amérindienne de l'un des principes éthiques de la littérature trash en général, à savoir la conviction qu'en côtoyant les déchets on s'approche d'une sorte de vérité civilisationnelle. Selon Kenneth Harrow, « à chaque étape de l'invasion des déchets dans les interstices de l'ordinaire, il y a une dimension qui dépasse ou esquive l'idée de vérité. Nous voulons ignorer les vilains petits tas de saletés et passer à la nature propre et pure de la vérité qui se révèle³⁰ ». Autrement dit, la vue des déchets, matériels comme humains, dévoile une vérité inconvenante sur les injustices sociales, le partage inégal des richesses et le gaspillage effréné qui caractérisent la civilisation occidentale.

En recyclant, les Autochtones de *Tiohtiá:ke* développent leur potentiel créatif, voire pratiquent une sorte de résurrection quotidienne : des objets considérés comme « morts » ils construisent un lieu habitable, un lieu de vie. Des hommes-déchets, classés irrécupérables, ils constituent des communautés solidaires. Leur réponse au racisme environnemental consiste ainsi à renverser le

²⁸ K. W. Harrow : *Trash : African Cinema from Bellow*, Bloomington : Indiana University Press, 2023 : 13.

²⁹ M. Jean : *Tiohtiá:ke*, Paris : Seuil, 2023 : 108.

³⁰ « At every stage of the invasion of trash into the interstices of the ordinary, there is some dimension that exceeds or dodges the idea of the truth. We want to ignore the ugly little piles of dirt and get on to the clean, pure nature of the truth being revealed. » (K. W. Harrow : *Trash : African Cinema from Bellow*, *op.cit.* : 41).

schéma traditionnel : à la disparition, ils opposent la création, la débrouillardise, ainsi qu'un refus farouche de se faire gommer de l'histoire.

En nous mettant devant les yeux nos déchets, ils nous forcent à les reconnaître comme les conséquences logiques de notre civilisation, de notre style de vie, de notre mentalité. Ils font accéder à la « culture du visible³¹ » tout ce que nous préférerions faire disparaître dans les toilettes, jeter dans les décharges ou abandonner dans la nature.

Et même si la moralisation peut rôder dans les parages (comme c'est souvent le cas dans les littératures autochtones, y compris dans *Tiohtiá:ke*), la caractéristique qui me semble la plus prometteuse dans les littératures trash, c'est précisément leur essence ambiguë, déconcertante, non didactique.

Comme Kenneth Harrow le rappelle, « le mouvement est le résultat de la nature perturbatrice des déchets, puisqu'ils sont toujours en état de changement, perdant et gagnant de la valeur, changeant de régime, toujours en transition³² ».

Ainsi, la littérature trash pourrait offrir à des Autochtones une orientation éthique et esthétique assez prometteuse, ainsi qu'une arme dans leur lutte contre le racisme environnemental.

Bibliographie

- Beddows, J. (2016) : Pour tuer un père kitsch : Le chien de Jean Marc Dalpé. Dans : J. Beddows & L. Frappier (éds.) *Histoire et mémoire au théâtre : perspectives contemporaines*. Québec : Presses de l'Université Laval. 101–119.
- Bertolini, G., M. Joly, I. Kersimon, B. Lajouanie & P. Laurendeau (1992) : *Déchets d'œuvres : la littérature et le déchet*. Angers : ADEME.
- Brown, C. F. (2012) : *A Metaphor We Live By : Storytelling as Composting in Six Novels*. Saarbrücken : Lambert Academic Publishing.
- Bullard, R. D. (2001) : Environmental Justice in the 21st Century : Race still Matters. *Phylon* 49(3–4) : 151–171. <https://doi.org/10.2307/3132626>.

³¹ I. Kirouac-Massicotte : « Des déchets humains. Esthétique trash et partage du sensible chez Margaret Lawrence », *Études en littérature canadienne* 44/2, 2020 : 58–80, p. 61.

³² « [t]he movement is a result of the disruptive nature of trash since it is always in a state of change, losing and gaining value, shifting regimes, always in transition. » (K. W. Harrow : *Trash...*, *op.cit.* : 217).

- Castelli, T., M. Thinel, A.-A. Cantin & P. Cloos (2020) : Les femmes anishinaabeg (Canada), la santé et l'eau : des savoirs traditionnels aux mobilisations contemporaines. *Amnis. Revue d'études des sociétés et cultures contemporaines Europe-Amérique* 19. <https://doi.org/10.4000/amnis.5096>.
- Haluza-DeLay, R. (2024) : Projet de loi C-226 : une victoire pour le plaidoyer sur la justice environnementale. *Développement et paix – Caritas Canada*. <https://devp.org/fr/projet-de-loi-c-226-victoire-justice-environnementale/>
- Harrow, K. W. (2013) : *Trash : African Cinema from Bellow*. Bloomington : Indiana University Press.
- Jean, M. (2023) : *Tiohtiá:ke*. Paris : Seuil.
- Jolivet, V., Ch. Khelifi & A. Vogler (2021) : Stigmatisation par l'espace à Montréal-Nord : revitalisation urbaine et invisibilisation de la race. *Justice spatiale* 16 : 1–26.
- Kennedy, G. (2007) : *An Ontology of Trash : The Disposable and Its Problematic Nature*. New York : State University of New York Press.
- Kirouac-Massicotte, I. (2020) : Des déchets humains. Esthétique trash et partage du sensible chez Margaret Lawrence. *Études en littérature canadienne*, 44(2) : 58–80. <https://doi.org/10.7202/1070955ar>.
- Morrison, S. (2015) : *The Literature of Waste : Material Ecopoetics and Ethical Matter*. London : Palgrave Macmillan.
- Nantel, M. (2024) : Racisme environnemental : qu'est-ce que c'est (et pourquoi ça existe au Canada)? *Pivot*. <https://pivot.quebec/2024/03/01/racisme-environnemental-quest-ce-que-cest-et-pourquoi-ca-existe-au-canada/>.
- Page, E. (2019) : *There's Something In The Water* [Film]. 2 Weeks Notice productions.
- Stam, R. (2003) : Beyond Third Cinema : The Aesthetics of Hybridity. Dans : A. R. Guneratne & W. Dissanayake (éds.) *Rethinking Third Cinema*. London : Routledge. 31–48.
- Stefanovich, O. (2019) : Les Autochtones plus touchés par les déchets toxiques, selon le rapporteur de l'ONU. *Radio Canada*. <https://ici.radio-canada.ca/espaces-autochtones/1176345/premieres-nations-grassy-narrows-aamjiwnaang-pollution-nations-unies>.
- Waldron, I. R. G. (2018) : *There's Something In The Water. Environmental Racism in Indigenous & Black Communities*. Fernwood Publishing.